

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

43^e Année. N^o 739. — 10 Juin 1874.

DIRECTION ET ADMINISTRATION 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



LES VICTIMES

M. LE PRÉSIDENT BONJEAN,
assassiné à la Roquette le 24 mai 1871.

M. CHAUDEY,
rédacteur du *Siècle*, assassiné à Sainte-Pélagie le 23 mai 1871.

COURRIER DE PARIS

Paris reprend peu à peu son ancienne physionomie, c'est-à-dire sa physionomie d'avant la Commune, d'avant le siège et d'avant la garde nationale, — trois périodes dont le souvenir n'est pas près de s'effacer de notre mémoire. Il faut croire que Paris n'est pas encore aussi détesté qu'on voulait bien le dire puisqu'on y revient de toutes parts avec un empressement que les chemins de fer sont impuissants à satisfaire.

Il y a bien des étonnements parmi ceux qui reviennent, bien des douleurs aussi. Ceux mêmes qui, comme moi, sont demeurés pendant toute la durée de la crise, ne sont pas à l'abri de certaines impressions qui sont comme des frissons rétrospectifs. J'en peux fournir un exemple récent.

Hier matin, me promenant au quai d'Orsay, je m'étais reposé sur un banc faisant face à la caserne incendiée, et ombragé de joies arbres. Passe un arroseur en train d'exercer son ministère; il s'arrête auprès de moi, et me regarde avec un singulier sourire.

— Parions, me dit-il, que vous ne savez pas sur quoi vous êtes assis?

— Sur un banc, parbleu! répondis-je.

— Sur une fosse!

Je ne pus me défendre d'un mouvement.

L'arroseur reprit:

— Ce banc recouvre une fosse dans laquelle sont couchés sept gardes nationaux.

— Allons donc! m'écriai-je.

— C'est moi qui ai aidé à creuser la fosse, le mercredi; il y en a une autre à quelques pas de là, mais bien plus grande..... on y tient douze!

Inutile de dire que je m'étais levé, agité par des réflexions assez désagréables.

Quoi! un banc d'un si joli vert! Des arbres si frais, si gracieusement balancés!

Il est déjà bien tard pour parler des funérailles de l'archevêque de Paris.

Ces funérailles n'ont pas eu toute la pompe à laquelle on pouvait s'attendre. Il faut s'en prendre aux circonstances. En d'autre temps, le cortège, qui n'était composé absolument que de forces militaires, se serait augmenté des députations de tous les grands corps de l'Etat, des congrégations, des écoles. Par malheur, les grands corps de l'Etat sont à peine reconstitués, les maisons religieuses sont dispersées. — On a masqué ces absences en doublant le nombre des cuirassiers et des bataillons de ligne.

La foule, peu considérable sur le passage du cortège, s'est accrue aux alentours de Notre-Dame. Elle remplissait l'église métropolitaine, où l'on retrouvait les députés, les magistrats, les académiciens, enfin tous ceux qui, par divers motifs, avaient voulu s'épargner la fatigue du trajet. Quelques-uns s'excusaient sur l'incertitude du temps.

La cérémonie funèbre n'a pas manqué de grandeur. On lisait avec émotion les noms des infortunés otages incriminés dans des écussons. Mais vous avez lu tous ces détails autre part; — notre gravure se propose de les compléter dans le prochain numéro.

Il ne nous manquerait plus que de voir adopté par l'Assemblée nationale le projet de loi de M. Théophile Roussel proposant la conservation des ruines de Paris.

L'honorable député se fonde sur ce que « l'incendie des Tuileries et de l'Hôtel-de-Ville a donné à ces édifices un caractère qui commande le respect; qu'il a rendu ces monuments de notre histoire nationale plus précieux pour notre patriotisme et pour l'art; que leurs ruines serviront à donner dans la capitale du monde civilisé un enseignement salutaire, en inspirant l'horreur de toute insurrection contre la loi et de tout recours à la violence. »

Le danger que je roue à ce a est que nous allons devenir un peuple d'aubergistes. Tout simplement. Si vous laissez nos édifices en l'état actuel,

je ne vous donne pas trois semaines sans que vous voyiez des enseignes ainsi conçues: « Hôtel de l'Incendie » ou « A la belle vue du Pavillon écroulé. » On dînera dans des chambres donnant sur la façade de l'ex-Commune, et qui naturellement se payeront fort cher, — voyez le pavillon Henri IV à Saint-Germain! — et notre pauvre capitale regorgera de ciceroes comme le Colisée.

Puissions-nous ne pas en arriver là! N'étalons pas nos plaies aux regards avides de l'Europe. Le plus simple orgueil nous le commande.

Vous rappelez-vous cet acte de la pièce des Cosaques où Paulin Mérier et Alexandre se montrent habillés en femmes, afin de se soustraire aux poursuites dont ils sont l'objet? Que de rires c'était dans la salle, et comme on se moquait avec raison de leurs tournures grotesques!

Eh bien! Paschal Grousset, l'un des acteurs les plus sâistres du mélodrame de la Commune n'apas hésité à s'affubler de la défroque féminine de Paulin Mérier, pour sauver ou plutôt pour prolonger les derniers jours d'une existence vouée unanimement à l'exécution de l'avenir. Le signataire de la féroce adresse *Aux grandes villes* a fait le sacrifice de ses moustaches, a dissimulé le bleu de sa barbe sous une épaisse couche de poudre à la maréchale, s'est coiffé d'un volumineux chignon. On se le représente répétant son rôle, s'étudiant à marcher, à se lever, à s'asseoir, à imprimer à sa robe des mouvements onduleux, et disant comme M. de Pourceaugnac dans une situation analogue: « Holà! oh! petit laquais! petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde? »

Et puis voilà qu'il est surpris dans cet équipage. Il faut quitter le jupon et la natte; ce n'est plus Pourceaugnac, ce n'est plus le seigneur Duriveau, c'est Faublas confus devant le commissaire de police. Il monte en voiture sans avoir eu le temps d'ôter ses brodequins de femme.

On aurait pu s'attendre à plus d'héroïsme de la part de Paschal Grousset. Il y a de la *chianlit* dans son fait. Ce n'est pas d'ailleurs le seul membre de la Commune qui ait demandé son salut au travestissement et à la mascarade. Tel autre s'est teint la barbe, a supprimé son pince-nez, s'est donné les allures d'un doux rentier. « Moi, Billioray, grands dieux! — s'est-il écrié, — je ne sais ce que vous voulez dire, mes bons messieurs; je m'appelle Bézenech, entendez-vous, Bézenech et non Billioray, cela est bien différent... »

Mais on ne l'a pas plus écouté que Faublas-Grousset.

L'auteur des *Fleurs du mal*, Baudelaire, aurait été content, lui qui écrivait au fronton de son œuvre ironique:

Si le viol, le poison, le meurtre, l'incendie,
N'ont pas encore brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos pitoyables destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Nous avons eu tout cela à la fois et en très-peu de temps, et de manière à confondre les imaginations les plus diaboliques. La banalité était bien loin de nous à ce moment, et une hardiesse sans égale présidait à nos destins.

« Le dix-neuvième siècle n'est pas de son siècle, il est de tous les siècles. » Cette phrase d'un homme d'état s'en est trouvée devenue fautive tout à coup. Désormais, le dix-neuvième siècle aura sa physionomie bien à lui, soyez tranquilles, et cette physionomie produira sur les époques futures l'effet de la tête de Méduse.

Avant d'être le rédacteur, — non, un des rédacteurs, — de l'immonde *Père Duchêne*, Eugène Vermersch, qui avait longtemps cherché sa voie, était un poète aimable, amoureux, aristocratique à l'occasion. Ayant appris, un jour, que je me proposais de ressusciter l'*Almanach des Muses* (Oh! il y a deux ou trois ans de cela!) il m'adressa une pièce qui ne laissait certainement pas prévoir le flot de boue et de sang où il se verrait entraîné plus tard.

La pièce est du dernier galant. Ajoutons que l'écrétaire est coquette et fine. Elle est intitulée *le Rendez-vous* et commence de la sorte:

Madame, c'est ce soir que je vous attendrai.
Parfumez-vous d'iris, mettez la robe bleue,
Qui vous va mieux cent fois que vos robes à queue,
Et natez savamment vos cheveux blond-cendré.

Le souper sera prêt quand vous arriverez,
Servi sur votre table aux pieds incrustés d'ambre;
La flamme empourprera, par ce soir de décembre,
Les cendres en frimas sur les chenevets dorés; etc.

En vérité, ces vers étaient charmants. Eugène Vermersch est encore l'auteur des *Hommes du jour*, deux petits volumes, contenant près de trois cents portraits à la plume de nos célébrités. Il est curieux de relire, à distance, les jugements qu'il porte sur Edgar Quinet, sur Raspail, sur Jules Vallès, sur Vermorel, sur Thiers, sur Rochefort, sur Jules Favre, sur Courbet, sur Dufaure, sur Ernest Picard, etc., etc.

Il y a de l'esprit dans ces vifs croquis dont quelques-uns ne comportent pas plus de six ou sept lignes. Mais alors Eugène Vermersch n'était pas b.....ment en colère.

Tiens! M. Guizot!

Au fait, il ne pouvait pas être loin, du moment que M. Thiers reparaisait sur la scène politique. La langue devait lui démanger, et sa plume est venue tout naturellement se placer entre ses mains. De là, le long factum qu'on a pu lire dans les journaux. Cela était même surprenant que M. Guizot eût pu se tenir coi si longtemps en présence de l'agitation de M. Thiers!

La fatalité semble se plaire à pousser dans les mêmes chemins ces deux personnalités si dissimilables: à la tribune, au ministère, à l'Académie. Antagonistes toute leur vie, ils sont par cela même inséparables; et bon gré mal gré, l'histoire les accouplera dans la même légende.

Simagine-t-on bien que M. Guizot a quarante-quatre ans, et qu'il a fait le voyage de Gand avec Louis XVIII! Comment la politique a-t-elle le don de conserver si miraculeusement les gens? Je me figurais, au contraire, que rien n'usait plus vite l'esprit et le corps que l'exercice du pouvoir. Passer ses jours dans des orages continuels! Je n'osais y penser sans frémir. — J'étais un naïf.

Quoique placé aujourd'hui — et sans doute désormais — en dehors des affaires publiques, M. Guizot ne se refuse pas le droit de jeter de temps en temps son mot au milieu des complications de la société moderne. Il souffre volontiers qu'on l'interroge, et même quelquefois il doit s'apercevoir qu'on ne l'interroge pas assez souvent. Il ressemble à cet ancien sorcier des bals publics qu'on voyait autrefois au fond d'un bosquet, vêtu d'une robe de velours noir et coiffé d'un chapeau pointu, attendant qu'on vint lui demander la bonne aventure. Le bon sorcier attendait quelquefois longtemps, son porte-voix au repos, impassible en apparence, mais déplorant intérieurement l'incrédulité de la génération actuelle.

Jusqu'à nouvel ordre, les théâtres ne peuvent donner de représentations qu'avec l'autorisation du gouvernement militaire. Il n'a pas été difficile à la Comédie-Française et au Gymnase d'obtenir cette autorisation. On sait que ces deux théâtres sont demeurés ouverts pendant les plus mauvais jours, au prix des plus grands sacrifices. Il en sera certainement tenu compte à leurs directeurs, M. Edouard Thierry et M. Montigny.

De ces deux théâtres, un du moins, le Théâtre-Français, était condamné à périr dans les flammes. La sollicitude et l'énergie du secrétaire, M. Léon Guillard, ont empêché ce désastre; — et voilà comment le 267^e anniversaire de la naissance de Corneille a pu être célébré mardi dernier.

Pas d'article sur Corneille, n'est-ce pas?...

Moins heureuse, la Porte-Saint-Martin n'a pas eu son Guillard; elle a brûlé du haut en bas. C'est une ruine navrante à contempler. Et lorsqu'on songe aux misères qu'elle crée autour d'elle, parmi ses acteurs, ses machinistes, ses employés!

Si nous n'avons pas à vous entrainer plus longuement des théâtres, il nous reste, en revanche à enregistrer plusieurs décès dans la littérature dramatique. Le premier, — qui remonte déjà au mois d'avril dernier, — est celui de M. de Rochefort, père du célèbre agitateur, et l'un des doyens de la société des auteurs. Ses contemporains seuls se souvenaient de lui et de la place brillante qu'il avait occupée pendant vingt-cinq ans. En tout temps une biographie de M. de Rochefort père serait chose intéressante, mais elle double d'intérêt aujourd'hui, en raison des circonstances, et à cause des analogies ou des contrastes qu'elle entraîne. On me permettra donc de donner à mon sujet tous les développements qu'il réclame.

M. de Rochefort père était né marquis de Rochefort-Luçay. Il paraît, de tout temps, avoir fait assez bon marché de sa noblesse, — je ne l'en loue ni ne l'en blâme; — il a été imité en cela, comme en beaucoup d'autres choses, par son fils. Dans un livre intitulé: *Mémoires d'un vaudevilliste*, et dont je serai amené à parler tout à l'heure, M. de Rochefort a donné lui-même quelques renseignements sur son enfance et sur sa jeunesse. Je ne saurais mieux faire que de puiser à cette source:

« Né pour ainsi dire dans les prisons de la Terreur, — raconte-t-il, — j'y restai pendant les deux premières années de ma vie, avec ma mère, femme forte, courageuse, condamnée à passer sous le glaive révolutionnaire, et dont l'exécution ne fut suspendue que par la mort de Robespierre. Sorti de prison, la ruine de ma famille fut complète; on me plaça plus tard au collège d'Orléans, où mon éducation ne put être achevée par suite d'une longue maladie. J'entrai au ministère de l'Intérieur à quinze ans. Ayant eu la facilité de faire représenter une pièce au Vaudeville, tous mes camarades de bureau me traitèrent comme si j'avais eu une peste contagieuse..... Le succès beaucoup plus affirmé d'un second vaudeville, me classant tout à fait dans les parias, je donnai ma démission et partis avec le gouverneur de l'île Bourbon en qualité de secrétaire.»

Les trois mille six-cents lieues de traversée ne s'accomplirent pas sans quelques périls pour le jeune marquis: les relâches fréquentes, la tempête de rigueur. Il demeura trois ans à l'île Bourbon, chargé d'une besogne excessive et ingrate, trois ans au bout desquels, atteint par la nostalgie, il demanda son retour en France, qui ne pouvait lui être refusé d'après les clauses de son engagement. Ce ne fut pas, avoue-t-il, avec une certaine fatuité, sans faire couler des larmes à plusieurs beaux yeux créoles, qu'il abandonna le pays. Le chagrin d'une petite négresse, nommée Pomone, paraît également l'avoir touché.

« — Comment, me disait-elle dans son jargon, vous y va nous quitter, vérité de Dieu ?

« — Oui ma chère enfant.

« — Vous y voulâtes donc que moi y gagner douleur ?

« — Tu te consoleras avec un autre maître; tiens, voilà de l'argent.

« — Moi, y veux pas argent, y veut que vous y reste avec nous toujours.

« — C'est impossible!

« — Ah! grand malheur pour la pauvre Pomone.... Le Français bien gentil, li gazouillait comme colibri, grand malheur qu'il avait des ailes! »

Le marquis de Rochefort soupira, et s'embarqua. Tout alla bien jusqu'à Cayenne, où la corvette sur laquelle il était monté ayant besoin de réparations, il séjourna pendant trois mois. Son enthousiasme ne tarit pas sur le climat enchanteur de cette contrée. « Sa nature productive est d'un luxe éclatant, dit-il; les habitants y vivent dans un doux far niente, sans s'occuper de rien; la terre, arrosée toutes les nuits par des pluies régulières, produit seule, sans culture, ses fruits nourriciers. » Il dut cependant dire adieu à cet Eden, et reprendre la route de Paris où il arriva sain et sauf.

Là, il reprit le collier de vaudevilliste, pour lequel il s'était toujours senti de l'inclination. On trouverait dans la *France littéraire* les titres de ses premiers essais, qu'il signa de l'humble prénom d'Edmond, lequel n'était pas même le sien, à ce

que je crois. Plus tard, les applaudissements aidant, il hasarda son nom de Rochefort, — Rochefort tout court, Rochefort tout sec, — suivant l'exemple de Francis d'Allarde, d'Alissan de Chazet, et de plusieurs autres gentilshommes qui ne croyaient pas devoir admettre le parterre au régal de leur particule.

Son plus grand succès date de l'année 1825. C'est *Jocko ou le singe du Brésil*, drame en deux actes écrit pour les représentations du fameux mime Mazurier. *Jocko!* Il y a là toute une époque, toute une génération, toute une mode. Pour trouver une pièce aussi courue il faut remonter jusqu'à *la Folle journée*, jusqu'à *Janot ou les Battus payent l'amende*, jusqu'à *Madame Angot*, jusqu'au primitif *Pied de moulin*. Pendant longtemps on ne jura que par *Jocko*; tout fut à la *Jocko*: les enseignes, les costumes, les bonbons. La ville et la cour ont répété ces couplets « sur un air nouveau de Piccini: »

Qui parcourt nos savanes,
Ravage nos vergers?
Qui mange nos bananes,
Détruit nos orangers?
Qui vient troubler nos fêtes,
Et, rien qu'en paraissant,
Fait sauver les fillettes.....
Dans les bras d'un amant?

C'est Jocko (bis) qui passe pour une bête,
Mais qui peut, voyez-vous,
Nous tenir tête
A tous!

Qui de chaque embuscade
Sait très-bien s'échapper,
Donne la bastonnade
A qui veut l'attraper?
Voleur rempli d'audace,
Qui, d'un air tout joyeux,
Paye avec des grimaces
Ce qu'il prend sous vos yeux?

C'est Jocko (bis) qui passe pour une bête, etc.

On peut affirmer hardiment que *Jocko* a eu autant de représentations que *la Dame blanche*. On le reprend sans cesse pour le triomphe de quelques clowns de passage. Mais aucun n'a surpassé Mazurier, qui, de l'aveu de tout le monde, fut un grand artiste dans le genre simiesque. Rochefort père raconte qu'à un dîner chez le baron Taylor, Talma, interrogé sur la valeur des comédiens d'alors; répondit: « Je n'en connais que trois: Potier, Mazurier, et peut-être moi. »

Je soupçonne Talma d'avoir été un mystificateur à ses heures.

A partir de *Jocko*, la carrière dramatique fut tout-à-fait aplanie pour Edmond Rochefort. Il devint un des plus féconds fournisseurs des Variétés et du Vaudeville. Rappelons parmi ses meilleures pièces: *Carlin à Rome ou les Amis de collège*, en collaboration avec M. Gustave Lemoine; *le For-Évêque*, avec les frères Cogniard; *Gribouille*, avec M. Dumanoir; *la Foire Saint-Laurent*, avec M. Siraudin; *la Pipe cassée*, avec M. Bernard Lopez; *Madame Grégoire ou le Cabaret de la Pomme de pin*, *Mon coquin de neveu*, etc., etc. Ses collaborateurs reconnaissent en lui de la gaieté et du mouvement.

Quelques années s'écoulèrent ainsi, années de travail et de succès. Edmond Rochefort avait de nombreuses charges: il s'était marié, il avait quatre enfants, — trois filles et le fils que l'on sait. Il suffisait à tous, grâce à son activité; mais le moyen d'amasser quelque chose pour sa vieillesse! Il ne fallait pas y songer. Cependant, cette vieillesse arriva, et Rochefort subit la loi commune: on le délaissa, on le tint un peu à l'écart, on lui préféra des nouveaux venus, des jeunes gens. Cela ne se passe-t-il pas toujours ainsi!

Il se résigna, mais non pas sans tristesse; et pour se consoler il écrivit le volume dont j'ai parlé plus haut: *Mémoires d'un vaudevilliste*, par A. de Rochefort (Paris, Charliu et Huillery, éditeurs; sans date). Ce livre, dont la publication remonte à une dizaine d'années, est dédié à la Société des auteurs dramatiques. Edmond Rochefort, redevenu A. de Rochefort, y parle fort peu de lui-même et beaucoup de ses collaborateurs, dont il esquisse les physionomies avec un enjouement et une bonhomie qui font penser à Brazier, l'auteur de *l'Histoire des petits théâtres de Paris*. Il y figure, ce Brazier, en compagnie de Théaulon, de Scribe, de Désaugiers, de Martainville, de Bayard, de Romieu, d'Ancelet

et de tant d'autres qui ne sont plus que des noms aujourd'hui, rien que des noms!

En rappelant leurs succès, qui furent aussi quelquefois les siens, le digne marquis s'attendrit; d'autre fois il compare le temps actuel avec le temps passé, et il se laisse aller à ces plaintes murmurées à demi-voix: « Dans ce temps-ci, m'a-t-on dit, les jeunes auteurs se font des vieux un objet de raillerie; ils les écartent par des quolibets, les éloignent de toutes des directions par des moqueries de mauvais goût, en se disant avec La Fontaine;

« Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau.

« Ici une question se présente: A quel moment de la vie est-on vieux pour le théâtre? Si l'on a conservé une imagination veuve, encore fraîche, jointe à une grande expérience de la scène, le public acceptera votre œuvre et ne vous demandera pas votre âge; il y a des vieillards en littérature qui n'ont pas fini d'être jeunes: il ne faut pas les décourager. »

Il ne faut pas les décourager! Que de mélancolie touchante dans ce mot ingénu! — Pauvre homme! Il ne cessa de réclamer sa place jusqu'au dernier jour. Plus que septuagénaire, il se trouvait encore bon au jeu du couplet, à l'escrime de l'intrigue, à tout ce qui avait fait sa vie et son bonheur.

J'ose espérer que les journaux ont trop assombri le tableau de ses derniers jours, et que le marquis de Rochefort-Luçay n'est pas mort aussi abandonné qu'ils l'ont fait entendre. Quoi qu'il en soit; le ciel lui a accordé une grande faveur en lui fermant les yeux à temps, et en lui épargnant ainsi la douleur de savoir son fils arrêté. Peut-être cependant en a-t-il eu le pressentiment en entendant de sa petite chambre du faubourg Saint-Antoine les premiers grondements de cette insurrection formidable. Il devait s'attendre à tout, l'humble gentilhomme qui avait déjà traversé de si mauvais jours, et sur la tombe duquel on pourrait écrire ces mots:

« Né sous la Terreur, — mort sous la Commune. »

Mort aussi, un brave garçon à deux réputations, mais non pas à deux visages, Eustache Lonsay, auteur dramatique et dessinateur. La liste de ses pièces est fort mince; il n'a guère travaillé que pour le Cirque. Un *Maurice de Soave* et un *Maréchal de Villars*, en une infinité d'actes et de tableaux à fracas, surnagent seuls dans ma mémoire; j'y ai constaté, à cette place, des qualités, plusieurs situations présentées originalement. Ce n'est pas séparer Eustache Lonsay du théâtre que de parler de lui comme dessinateur, car tous ses dessins avaient trait aux choses et aux hommes du théâtre; c'étaient des portraits d'acteurs, des scènes empruntées aux pièces en vogue, des types de coulisses spirituellement enlevés à l'aquarelle ou modestement crayonnés sur bois. Il a illustré de la sorte plusieurs *physiologies* et collaboré à un grand nombre de publications dites pittoresques, — entre autres à la belle édition de la *Comédie humaine*.

L'art musical a fait également une perte dans M. Aimé Maillart, l'auteur de *Lara* et des *Dragons de Villars*, ses deux succès les plus populaires. C'est à Moulins, où il était allé se réfugier depuis quelque temps, chez un docteur de ses amis, que Maillart a vu finir ses jours à l'âge de cinquante quatre ans. Il avait déjà essuyé une maladie qui avait fortement ébranlé ses organes. Dire que c'était un grand compositeur, ce serait trop dire; il avait du talent, l'entente des masses chantantes (quelques-uns de ses chœurs de *Gastibelza* sont fort remarquables).

L'homme était doux, un peu triste, mais excellent.

CHARLES MONSELET.



LE CHATIMENT. — Millière, fusillé, le 26 mai, au lieu même où la veille il avait fait exécuter 30 gardes nationaux refusant de se battre. (Croq. de M. H. de Montaut.)



LA GUERRE CIVILE. — Prise du Panthéon par le 17^e bataillon de chasseurs à pied. — Combat dans la grande salle. — (D'après le croquis de M. H. de Montaut.)



LA DÉLIVRANCE. — Accueil fait aux troupes par la population de Paris. — (Dessin de M. Lix.)

M. LE PRÉSIDENT BONJEAN

M. le président Bonjean, un des otages de la Commune, exécuté à la Roquette le même jour que l'archevêque de Paris, était un magistrat de la vieille roche.

Imbu des anciennes traditions parlementaires, il savait brider ses passions, se fortifier dans sa conscience, sans oublier que le libéralisme des parlements a précédé la révolution de 1789.

Né à Valence (Drôme) le 4 décembre 1804, Louis-Bernard Bonjean fut reçu docteur en droit en 1830. Il fut un des décorés de juillet.

En 1838, il acheta une charge d'avocat à la cour de cassation.

Sa réputation de juriconsulte éminent était établie par sa traduction fort appréciée des *Institutes de Justinien*, et la publication, en 1844, d'un *Traité des actions* où les origines du droit romain sont soigneusement et nettement exposées.

M. Bonjean salua avec ardeur la Révolution de 1848, et fut envoyé à la Constituante par les électeurs républicains de la Drôme. Sa fougue républicaine se calma bientôt cependant. Il fit partie de la réunion alors fameuse de la rue de Poitiers, et se fit remarquer à la tribune par son opposition à Caussidière, alors préfet de police, et à Carnot qui tenait le portefeuille de l'instruction publique.

Ses électeurs de la Drôme repoussèrent sa candidature à la législative. L'année suivante, M. Bonjean se présenta sans plus de succès aux élections partielles qui se firent à Paris.

Les fonctions d'avocat général près la cour de cassation le consolèrent de ces deux échecs politiques.

En janvier 1851, le président de la République lui confia le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Après le coup d'Etat il passa au conseil d'Etat, où il remplaça M. Delangle en qualité de président de la section de l'intérieur.

Nommé sénateur en 1855, M. Bonjean se fit remarquer au palais du Luxembourg par le libéralisme de ses discours où brillait son érudition en droit canonique. Il tenait pour les franchises gauloises, et plus d'une fois son culte pour l'indépendance religieuse a fort embarrassé ses collègues du Sénat.

M. le président Bonjean qui encore, malgré ses soixante-six ans, travaillait quatorze heures par jour, était d'humeur simple et bienveillante, sans banalité. Il parlait avec bon sens et ne dédaignait pas de semer d'anecdotes sa conversation, qui ne manquait ni de finesse, ni de charme.

Avant tout, M. Bonjean était un honnête homme, bien digne de signer la remarquable lettre qu'il écrivait à un de ses amis pendant sa captivité, et que publiait dernièrement le *Quotidien* de Rome.

« Ce que j'ai fait, je le ferai encore, dit-il à son ami, quelque douloureuses qu'en aient été les conséquences pour ma famille tant aimée. C'est que, voyez-vous, à faire son devoir, il y a une satisfaction intérieure qui permet de supporter avec patience, et même une certaine suavité, les plus amères douleurs. »

M. Bonjean ne s'illusionnait pas sur le sort que lui réservait la Commune.

Les paroles du sermon sur la Montagne se présentent sublimes à son esprit : — « Heureux ceux qui souffrent pour la justice. »

Sa sérénité en face de la mort prochaine ne quitte point son âme; car, après avoir cité ce mot du divin crucifié, M. Bonjean ajoute : « C'est la même pensée exprimée par Sydney sous une autre forme, quand, s'étant pris à rire, en descendant de l'escalier de la tour, pour porter sa tête sur l'échafaud, il répondit à ses amis étonnés de cet accès de gaieté dans un pareil moment : « Mes amis, il faut faire son devoir et rester gai, jusqu'à l'échafaud inclusivement. »

Cette lettre, datée de la prison de Mazas le 30 avril, complète et dit mieux qu'aucune biographie le caractère du savant infatigable, du magistrat érudite et de l'homme de bien dont M. Delescluze n'a pas rougi de décréter la mort.

M. V.

GUSTAVE CHAUDEY

Avocat et publiciste d'une certaine notoriété, Gustave Chaudey avait été nommé adjoint au maire de Paris par le gouvernement de la défense nationale. C'est en cette qualité qu'il défendit l'Hôtel-de-Ville contre les insurgés du 31 octobre qui tentaient de l'envahir.

Les hommes du 18 mars ne lui ont pas pardonné d'avoir fait bravement et honnêtement son devoir pendant cette journée où la Commune faisait sa première tentative d'usurpation de pouvoir.

C'est pour cet acte de courageux républicain que Gustave Chaudey a été dénoncé par le *Père Duchêne*, le pourvoyeur du fédéré Raoul Rigault.

Le lendemain de cette dénonciation, Chaudey était arrêté dans les bureaux du *Siècle*, dont il était un des collaborateurs estimés. Quelques moments avant son arrestation, ses amis lui conseillaient de fuir. Il ne le voulut pas, fort de sa conscience qui bravait la haine de ses ennemis, Chaudey croyait encore à la justice de la Commune. D'ailleurs son passé était là pour protester de son républicanisme.

C'était un ancien exilé du 2 décembre, un défenseur convaincu de l'affranchissement des communes, pour lequel les gens du 18 mars faisaient mine de se battre.

Chaudey fut enfermé à la prison de Sainte-Pélagie. C'est dans cette prison qu'il a été exécuté le 23 mai par l'ordre et sous les yeux du procureur de la Commune, le funeste citoyen Rigault.

C'est dans la nuit, à onze heures du soir, que Raoul Rigault se fait amener Chaudey.

— Je vous annonce que votre dernière heure est venue.

— Vous voulez donc m'assassiner? répond Chaudey.

— On va vous fusiller, et tout de suite.

L'inflexible procureur auquel Chaudey adressa cette dernière parole : « Rigault, j'ai une femme et un enfant, vous le savez », le procureur resta sourd à toute observation, insensible à toute pitié humaine. Il fit avancer son peloton d'exécution et la victime fut amenée dans un chemin de ronde voisin de la chapelle.

Une lanterne était accrochée au mur dans un coin. Le prisonnier fut placé sous ce falot.

Raoul Rigault tira son sabre et commanda le feu. Le peloton tira trop haut. Chaudey ne fut que blessé au bras.

Le greffier Clément, qui assistait son procureur de la Commune, renversa de deux coups de feu Chaudey, qui tomba en criant : « Vive la République! »

Un brigadier vint décharger encore son revolver dans la tête de la victime.

Les convoi et enterrement de cet honnête citoyen, que pleure toute la démocratie intelligente, ont eu lieu le 1^{er} juin, à onze heures du matin. Le deuil était mené par le jeune fils de Chaudey et par M. Jules Barbier, beau-frère du défunt.

La rédaction entière du *Siècle* suivait le convoi, qu'accompagnaient également un grand nombre d'avocats, de journalistes et des députations des municipalités de Paris.

Gustave Chaudey a été enterré au cimetière Montmartre, où la presse de Paris doit lui élever un tombeau.

M. Jules Simon a annoncé à la Chambre que l'Etat se chargeait de l'éducation de l'enfant de Chaudey.

MAXIME VAUVERT.

EXÉCUTION DE MILLIÈRE

Le jeudi matin, 25 mai, le citoyen Millière, membre de la Commune, était arrêté dans le palais du Luxembourg. Il opposait aux soldats qui venaient s'emparer de sa dangereuse personne la plus vigoureuse résistance et tirait sur eux six coups de son revolver.

Il fut pris cependant et conduit sous bonne es-

corte au quartier général du général Cissey qui lui posa quelques questions auxquelles il répondit avec sang-froid. Sa sentence était prononcée.

Conduit au Panthéon, au centre de ce cinquième arrondissement qu'il avait été chargé de livrer aux incendiaires et aux pétroleuses, Millière, gravit les marches du péristyle sur lequel, l'avant-veille, il avait fait fusiller trente gardes nationaux qui n'avaient pas voulu se battre contre l'armée française.

Arrivé sous le péristyle, il se plaça en face des soldats chargés de l'exécuter. Il était debout. L'officier commandant le peloton d'exécution le fit mettre à genoux.

Millière découvrit sa poitrine et levant le bras droit : Vive la République! vive l'humanité! s'écria-t-il.

Une décharge de chassepots arrêta dans sa gorge un troisième vivat qu'il allait faire entendre. Il tomba sur le côté gauche.

Millière sur lequel le procès Pierre Bonaparte avait jeté quelque notoriété avait été gérant de la *Marseillaise* dans les derniers temps de l'empire. Sa facilité de parole et l'exaltation de ses opinions l'avaient porté, comme député de Paris, à l'Assemblée nationale. La Commune en avait fait un des siens. C'était un de ses plus jeunes membres et un des plus audacieux.

M. V.

Prise de la Mairie du Panthéon

C'est le 17^e chasseurs à pied, commandant Moynier, qui est entré le premier à la mairie du Panthéon. Dans la lutte, quelques hommes du 71^e régiment d'infanterie de ligne s'étaient mêlés à ceux-ci. Trois cents insurgés défendaient la mairie. Ils furent poursuivis et massacrés dans toutes les salles. C'était un homérique désordre lorsque le colonel Galle et le commandant de Montaut y pénétrèrent à leur tour; déjà la flamme s'élevait le long des rideaux de la grande salle du conseil, les chaises, entassées sur les vêtements, sur les papiers, empilées sur les tables, commençaient à prendre feu, tandis que dans tous les coins râlait un moribond. — Sous les meubles, derniers refuges des bandits, étaient blottis des cadavres, les placards en recelaient encore.

Deux heures après on trouvait dans les caves et on fusillait quinze insurgés à qui le courage seul avait manqué pour faire sauter la mairie; — ils avaient tout ce qu'il faut pour cela, — car on y trouvait, outre plusieurs bonbonnes de pétrole, 3 barils de poudre que le colonel Galle faisait porter au Panthéon, qui contenait déjà 28 millions de cartouches, et qui n'avait pas sauté, grâce au commandant Moynier qui avait coupé les fils communi-quant de la mairie au Panthéon.

H. DE M.

ACCUEIL FAIT A L'ARMÉE FRANÇAISE

Depuis soixante-douze jours la tyrannie de la Commune pesait sur les Parisiens.

Epuisée, décimée par six mois de siège et de disette, la population de la grande cité avait à supporter le poids de la guerre civile et l'imbécile et cruelle domination des hommes du 18 mars.

La bataille tous les jours, tous les jours de nouveaux deuils, de nouveaux attentats à toute liberté, à toute croyance, à toute propriété.

Sur la fin, Paris, à bout de forces, avait à subir un nouveau bombardement, pire que celui des Prussiens. La famine entraînait par toutes les portes, les obus faisaient brèche à toutes les murailles. Après avoir réquisitionné toutes choses, la Commune, aux abois, réquisitionnait tous les hommes, les enfants, les femmes, les vieillards.

Malgré toute son aversion et en dépit de son acte de naissance, il fallait marcher à la guerre fratricide.

La nuit et le jour les oreilles étaient assourdis

par le bruit du canon, épouvantées par le glas du tocsin.

Plus de pain, plus de sommeil. On vivait dans les angoisses.

Quand l'armée française eut forcé les remparts, le 21 mai, on n'en pouvait plus; on était à bout.

Dès que la nouvelle s'en répandit, Paris éprouva le soulagement que procure le réveil à un homme tourmenté par un long cauchemar.

Quand on vit nos premiers soldats, on devina la délivrance; on fut tout à la joie.

Aussi le 24 mai, à deux heures, lorsque la brigade Patrel, formée en trois colonnes, s'élança sur le Luxembourg par les portes du jardin qui donnent sur la rue d'Assas et la rue de Vaugirard, la population du quartier alla au devant de nos braves soldats que suivait au pas de charge la justice qui venait sauver Paris.

Dans la rue Vavin, qui a été si rudement éprouvée par cette horrible révolution, on se mettait aux fenêtres pour arborer le drapeau tricolore, agiter son mouchoir; les femmes apportaient du vin, du pain, des friandises à nos troupiers couverts de poussière et noircis de poudre.

On saluait l'heure de la délivrance.

M. V.

INCENDIES

DES TUILERIES, DU PALAIS DU QUAI D'ORSAY ET DE LA CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS

Les gens de la Commune ont liquidé leurs comptes par la torche.

Le moyen est odieux, mais il est sûr.

Il est d'un pratique que M. de Bismark lui-même aurait de la peine à méconnaître.

Jugez donc! On prend dans les caisses publiques et privées, on gaspille l'argent, les provisions, les munitions, les contributions, les réquisitions; on jette à la prodigalité communautaire jusqu'à 1,800,000 f. par jour et il faudrait rendre un compte exact de toutes les sommes dépensées? Alors donc!

Il est bien plus simple de brûler le Ministère des finances, la Cour des comptes, la Caisse des dépôts et consignations.

Quel est le comptable assez malin pour reconstituer aujourd'hui le bilan de la Commune?

Où sont les pièces de comptabilité; les preuves à l'appui des encaissements et des paiements faits par les hommes du 18 mars?

Autant en ont consumé les flammes complices du pétrole.

Comment prouver les concussions, les détournements, les vols des peu scrupuleux chefs et serviteurs de la Commune?

Ce n'est qu'après avoir fait le compte de tout ce qui lui manque que la France et Paris sauront ce que lui coûte la tyrannie de M. Delescluze.

Il est vrai qu'avec la comptabilité de la Commune sont également anéantis les documents financiers qui pouvaient servir à l'histoire des gouvernements précédents.

Quoi qu'il en soit, mesure administrative ou mesure militaire, l'incendie des Tuileries, du Ministère des finances, de la Cour des comptes, de la Caisse des dépôts et consignations, n'en sont pas moins des mesures odieuses. La torche incendiaire a brutalement enlevé au pays ses moyens de contrôle, la moralité de sa gestion financière, l'honorabilité de sa fortune publique.

Que reste-t-il aujourd'hui du vieux bâtiment des Tuileries?

Un immense squelette de pierres calcinées que les prochaines pluies réduiront en poussière. Le pavillon central surmonté de l'écrasant dôme quadrangulaire que Leveau avait substitué au dôme sphérique de Philibert Delorme, s'est écroulé dans les flammes allumées le 26 mai par les pétroleurs de la commune, entraînant dans sa chute toutes les richesses décoratives de la salle des Maréchaux.

Les deux galeries qui reliaient à droite le pavillon de Marsan et le pavillon de Flore à gauche, ont été complètement consumées. Il ne reste de ce grand parallélogramme architectural que les quatre murs

ouvrant dans le vide leurs grandes fenêtres vides. Les haute cheminées noircies se dressent au-dessus des ruines de l'édifice comme des bras géants qui s'élèveraient vers le ciel pour demander justice du vandalisme qui a condamné au néant ces monuments qui faisaient l'orgueil de Paris et du monde.

L'œuvre de destruction commencée aux Tuileries s'est continuée sur le quai d'Orsay et dans la rue de Lille. Le feu a pris le lendemain au palais de la Légion d'honneur construit en 1786 par l'architecte Rousseau pour le prince de Salm dont il porta le nom jusqu'en 1802, au moment où Napoléon le fit acheter par l'État et l'attacha à la chancellerie de la Légion d'honneur, l'ordre qu'il venait de créer. L'élégante façade de ce palais, entourée de jardins et décorée de statues, se dévotait sur le quai d'Orsay. L'entrée était au n° 64 de la rue de Lille.

Sur le quai d'Orsay, occupant par ses derrières les nos 62 et 62 bis de la rue de Lille, et séparé seulement par une rue, se trouvait situé également le palais que Napoléon I^{er} avait primitivement destiné au ministère des affaires étrangères. Les désastres du premier empire éclatèrent avant que le monument ne fût achevé. Les travaux, interrompus pendant quinze ans, ne furent terminés qu'en 1841. On y avait réuni le conseil d'État et la Cour des comptes. C'était un palais tout neuf dont Bonaparte et Lacornée avaient dirigé les travaux de construction.

Les débris fument encore à côté de l'importante caserne Bonaparte et de ceux de la Caisse des dépôts et consignations, situées l'une et l'autre sur le quai d'Orsay et la rue de Lille.

Le jour où l'incendie consumait cette importante rangée d'édifices nationaux, le ciel était tellement obscurci par la fumée qu'on aurait dit que les rayons du beau soleil de mai étaient ternis par une éclipse. Devant un tel vandalisme l'astre se volait, aurait-on cru.

Les flammes lançaient dans les airs des amas de papiers calcinés que la brise portait à deux et trois lieues à la ronde. C'était une partie de la fortune publique que la Commune jetait au vent. C'était aussi la preuve écrite des gaspillages imposés par la force et le crime à la nation.

MAXIME VAUVERT.

LES MONUMENTS INCENDIÉS

LES TUILERIES

Avant l'Hôtel-de-Ville, l'incendie dévorait les Tuileries. Les rois avant le peuple: c'était justice! Pourtant, si les rois avaient là-bas leurs souvenirs, le peuple avait ici les siens, grands et terribles.

Catherine de Médicis bâtit ce château de plaisance, mais elle n'abandonne pas le Louvre. Les Valois suivent son exemple; Henri IV et Louis XIII font comme les Valois, Louis XIV à Versailles, où Louis XV accourt après la régence. Le château royal des Tuileries devient le palais des rois quand le peuple y ramène Louis XVI. L'Assemblée législative tient ses séances au bout du jardin; la Convention entre dans le palais. C'était le 20 septembre 1792. Après les Girondins, les Montagnards; après la Terreur, le 9 thermidor; après la Convention, le Conseil des anciens: la salle de spectacle des Tuileries avait vu tout cela, ses échos avaient retenti de la voix de Vergniaud, de Danton et de Robespierre. Sous ses murailles rugissent les sections de Paris accourant aux ordres de la Commune pour imposer ses volontés. De là sortit Robespierre, le 22 prairial quand il vint à la tête de la Convention fêter l'Être suprême sous les arbres du jardin. Là, dans une pièce écartée, autour d'un tapis vert, siégea le Comité de salut public où « souvent l'on n'entendait rien, disait Carnot, pas un mot, pas un souffle, rien que le bruit des plumes qui couraient sur le papier. » Mais ce conseil des Dix organisait quatorze armées et n'aurait pas brûlé Paris.

Le 1^{er} février 1800, Bonaparte entra aux Tuileries avec Joséphine, la veuve de cet Alexandre Beauharnais qui présidait l'Assemblée le jour où Louis XVI ramené de Varennes, reçut les Tuileries pour prison. Pendant quinze ans le palais abrita César, « le peuple couronné, » comme il s'appelait

lui-même. L'Europe entière a ait reçu de la des ordres, et c'est là qu'elle voulut achever sa vengeance. Mais sur ce seuil où les traces de la Convention paraissent encore, Louis XVIII prenait le pas sur les souverains coalisés, et répondait fièrement à leur surprise: « Le roi de France est ici chez lui! » Quinze ans plus tard la révolution traversait encore ce palais, maudissant Polignac, dont le fils, né dans la captivité, devint, le 24 février 1848, apaiser un instant la « populace sublimée, » ardente au pillage. Hospice des invalides civils sous le gouvernement provisoire, exposition des beaux-arts sous la présidence, palais souverain sous l'empire, ambulance après le 4 septembre, telle est la fin de l'histoire des Tuileries.

En 1763, l'Opéra ayant été incendié, Louis XV le fit installer au palais dans la grande salle des Machines; en 1770, la Comédie-Française y remplaça l'Opéra jusqu'en 1783.

Le 30 mars 1778, on y représentait *Irène* et la marquise du Châtelet y couronnait Voltaire.

Ce souvenir n'était point suffisant pour arrêter les révolutionnaires de 1871. Cette royauté de l'esprit sceptique, du blasphème et de la décomposition morale, ne devait point trouver grâce; l'édifice sapé par les mains de ce monarque devait retomber sur sa tête et broyer sa couronne. Involontairement, devant ces ruines, l'apostrophe d'Alfred de Musset revient à la mémoire:

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire.
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Ils sont de race, en effet, et dignes de leur père... moins l'esprit.

Les architectes, les artistes n'exprimeront peut-être pas de grands regrets pour cette masse de constructions de différent caractère. Si c'était là leur sentence, si toutes les parties anciennes étaient destinées à disparaître, nos regrets aussi seraient modérés. Et certes, il est consolant que le gouvernement du 4 septembre en ait retiré et envoyé au Garde-Meuble les choses les plus précieuses. Mais derrière ces vieux murs il y avait encore d'inappréciables tapisseries des Gobelins, d'admirables plafonds, des œuvres sans nombre auxquelles avaient concouru Charles Lebrun, Pierre Mignard, Nicolas Lory, Detroy, Plamodé et Lemoyne, Coyvel et Francisque Meillet, Coysevox et Girardon. Qui nous rendra le merveilleux salon des rois, d'où s'échappait tout un enchantement de fraîcheur et de poésie? De l'histoire, de la politique et de l'art, plus rien!

Les constructions neuves, près des quais, ont seules été à peu près épargnées, la rage des incendiaires n'ayant pu, malgré tous les efforts, réussir à enflammer le fer. Alors ils eurent recours à la poudre, mais il était déjà trop tard, l'heure de la retraite avait sonné.

Ces pertes sont douloureuses, sans doute. Il y en a d'autres, pourtant, plus irréparables encore. Dans les appartements occupés par l'ex-empereur, on avait réuni les papiers les plus secrets du règne commencé le 2 décembre. La vengeance de la France était là écrite de la main même de ceux qui l'avaient trahie; ces monstres l'ont anéantie. Nulle part ils n'ont été plus hobiles, plus zélés dans leur besogne sauvage; nulle part ils n'ont répandu le pétrole avec plus de soin et haïgéonné les murailles avec plus d'ardeur.

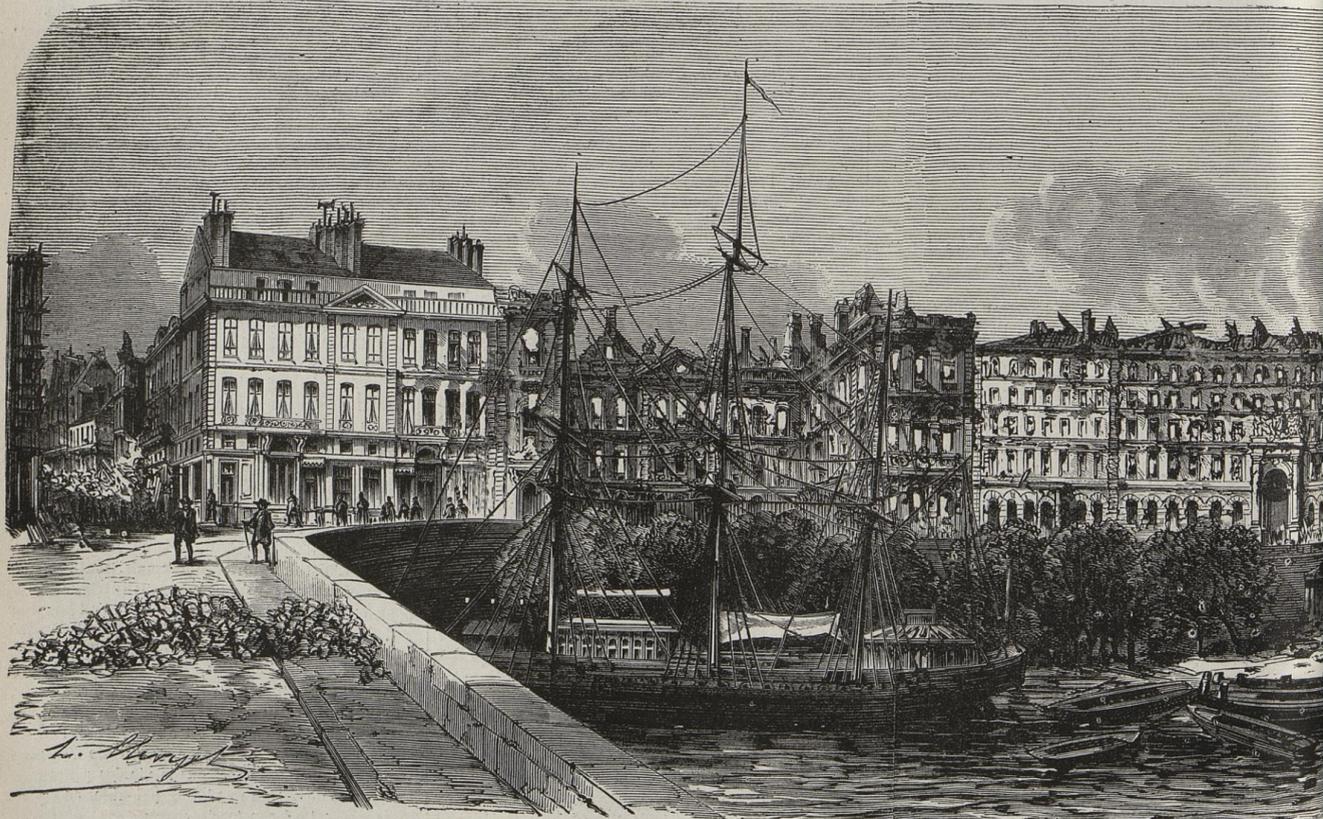
Quelle main les avait poussés? Quel or les avait payés? D'où leur était venue cette pensée de détruire ce qu'ils auraient dû préserver de toute atteinte? L'histoire saura-t-elle jamais, maintenant, les machinations ténébreuses, les intrigues sans nom, les dilapidations sans exemple, par lesquelles le despotisme d'un homme a pu conduire la France au fond de l'abîme?

C'est cela, cela surtout, qu'il faut amèrement déplorer. Les édifices détruits peuvent être relevés, les artistes vivants peuvent recommencer leurs œuvres, le génie peut retrouver dans l'avenir les inspirations du passé; rien — car de tels phénomènes traversent rarement la vie des peuples — ne nous rendra dans sa réalité, palpable en quelque sorte, cette leçon terrible.

Certes, il y avait à ce sujet de nobles paroles à faire entendre, une page complémentaire des *Châtiments* à écrire. Le poète de « la populace subli-



LES RUINES DE PARIS. — Vue générale du palais des Tuileries dans le Carrousel. — Place du Carrousel. — (D'après nature, par M. Clerget.)



LES RUINES DE PARIS. — Panorama des monuments incendiés du quai d'Orsay. — Le café d'Orsay. — La caisse des Dépôts et Consignations. — Casernes de cavalerie. — Le palais d'Orsay (cours des comptes et conseil d'Etat). — La Légion d'honneur. — (D'après nature, par M. Clerget.)

mée » ne l'a pas compris. Et, de fait, ces incendiaires ont tenu la torche et répandu le pétrole, parce que d'autres avaient tenu la plume; ils ont renversé les pierres, parce que d'autres avaient bouleversé les âmes.

Lisant en face de ces ruines l'incroyable lettre de Victor Hugo, à qui le 4 septembre avait fait un regain de popularité, jamais nous n'avons mieux compris la profondeur de cette parole du chanteur hébreu : *Omnes declinaverunt*. Oui, tous, en ces temps mauvais, se sont abaissés. La Némésis ardente du poète contre « l'homme de décembre » s'est soudain changée en flatterie pour ces hommes qui défendaient moins un système politique qu'un bouleversement social. — « Ces sauvages n'ont point commis d'actes scélérats! — Ils étaient inconscients! » — L'inconscience! telle est en cette matière le grand argument de ces humanitaires dont l'*Internationale* est la plus charmante invention. Point de douceur trop grande, point d'asile trop inviolable pour ces criminels qu'on appelle aujourd'hui des « vaincus politiques »

Et c'est vous qui le dites, ô poète des *Châtiments*! Que ne respectiez-vous donc alors « le vaincu de Sedan! » — Non! l'histoire oubliera peut-être les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Rayons et les ombres*; de vous elle oubliera tout peut-être, hormis quelques pages des *Châtiments* dont elle fera le châtiement même des champions attardés du drapeau rouge.

LE LOUVRE

Quel miracle nous l'a conservé? Comment ce deuil a-t-il été épargné, non pas seulement à la France, mais à tous ceux qui, dans le monde entier, ont le sentiment et le culte du beau? — Les apôtres de l'humanité nouvelle avaient cependant bien préparé cette œuvre; ils étaient jaloux de cette gloire. Les flammes devaient venir des Tuileries; néanmoins, par surcroît de précautions, ils incendièrent un peu plus tard la Bibliothèque dont l'entrée fait face au Palais-Royal. Sur les marches de l'escalier monumental — l'une des parties les plus réussies du nouveau Louvre — conduisant à ces trésors de science, nous avons vu, témoinnage irrécusable, une énorme tour de pétrole cublée.

Malgré l'intensité de ce foyer qui, continuant vers la gauche, avait attaqué la caserne, la destruction n'allait pas assez vite. On résolut de la porter au milieu même du musée. Heureusement il avait fallu se replier sur l'Hôtel-de-Ville, et les quelques « Peaux-Rouges » restés pour achever cette noble tâche furent, dit-on, emprisonnés par les conservateurs, restés courageusement à leur poste. Alors, ce fut le tour des obus et des bombes, venus d'un côté qui ne laisse aucun doute sur l'intention. La galerie d'Apollon, extérieurement du moins, a été criblée; mais, Dieu merci! les précieuses collections qu'elle renferme n'ont pas eu beaucoup à souffrir.

S'attaquer aux rois jusque dans leurs tombes, jusque dans leurs palais, jusque dans la mémoire des peuples qui bénit ou maudit, rêver de soustraire légalement aux fils l'héritage de leurs pères et de distribuer les fortunes aux convoitises de la rue, imaginer une société sans famille et sans Dieu, recommencer l'œuvre des rois en abusant le peuple au nom de la liberté: oui! la logique des passions humaines peut aller jusque-là. Les siècles ont vu ces choses, bien que 93 aimât mieux habiter les palais que les détruire. Et cependant, l'innocence encore intacte du poète des *Odes et Ballades* pouvait s'écrier à ces souvenirs, comme nous avec lui, devant la réalité:

O Dieu! leur liberté, c'était un monstre immense
Se nommant Vérité parce qu'il était nu.

La dépouille de Rome ornait l'impure idole,
Le vautour remplaçait l'aigle à son Capitole,
L'enfer peuplait son Panthéon.

Mais, du moins, on pouvait concevoir encore, dans ces folies extrêmes de « la populace sublimée », le bouleversement d'un sol où, depuis Philippe-Auguste, depuis bientôt sept cents ans, toute la monarchie française, c'est-à-dire la France elle-même, avait laissé son empreinte. La Convention eût fait cela, peut-être. Et pourtant, si elle proscrivait

es prêtres, elle reconnut — par décret — l'existence de Dieu; si elle renversa l'Université, aussi vieille que le Louvre, loin de brûler les livres et les musées, elle dota la bibliothèque du roi, devenue la bibliothèque nationale, d'une organisation disparue seulement vers la fin du second empire. Ce n'est pas la faute à ces Vandales si le feu n'a pas consumé ces trésors de la pensée, auxquels rien ne saurait être comparé.

C'est miracle également que la bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses collections d'incunables, d'Aldes et d'Elzevirs; la Mazarine avec ses introuvables curiosités bibliographiques; celle de l' Arsenal avec les œuvres les plus rares de nos premiers siècles littéraires; que les Archives même, dont l'idée remonte jusqu'à Camus, de la Constituante, aient échappé sans grands dommages à la destruction. Rien ne devait être épargné, pas même l'Observatoire, pas même le Muséum, pas même le Conservatoire des Arts-et-Métiers, institué par la Convention, sur la proposition de Grégoire.

Les Gobelins ont été malheureusement plus éprouvés. Dans les bâtiments dévorés par l'incendie se trouvait la collection des tapisseries depuis Louis XIV. C'était toute l'histoire de ce travail patient, de ces œuvres collectives d'artistes dont la plus grande gloire est d'aller à la postérité sous ce nom de Gobelins, illustre entre tous les noms de l'art.

Au Louvre, plus de 90,000 volumes ont été détruits, beaucoup en éditions rares ou en exemplaires précieux venus des Tuileries, de l'Elysée et de quelques autres bibliothèques, avec une grande collection de manuscrits, la plupart inédits, et une collection d'estampes et de gravures peut-être sans rivale.

Ce sont les lettres, c'est la science, c'est l'effort de l'intelligence humaine depuis des siècles, depuis toujours. Qu'importe? cela gêne « l'humanité nouvelle » et l'empêche de s'épanouir au soleil.

Mêlant les lois de Sparte aux fêtes de Sodome,
De tous les attentats cherchant tous les fléaux.

De la littérature! est-ce que la « populace sublimée » en a besoin? Cela obscurcirait ses idées; pas plus de littérature que d'orthographe. De la philosophie, de la science, de l'art! allons donc! La philosophie, c'est la Révolution accusant un évêque de se dire *serviteur d'un nommé Dieu!* La science, c'est la Révolution fabriquant de la poudre et répandant le pétrole! L'art, c'est la Révolution construisant les barricades. Hors de là, tout est vain.

Qu'ils répètent donc maintenant que le grand obstacle au progrès, c'est l'ignorance!

On connaît trop, hélas! à cette heure, cette belle passion de concorde, de science, de civilisation. On sait quels instituteurs les peuples se donneraient en écoutant de pareils docteurs. Le centre de la civilisation, la capitale de l'esprit moderne, un instant défaillante, leur a laissé mettre la main sur tout, prendre toutes les écoles, escalader toutes les chaires où la femme libre venait étaler ses aspirations; et, après avoir fait de Paris un immense abattoir, ils en ont voulu faire un immense bûcher.

Voilà l'aurore de « l'humanité nouvelle », l'étoile du matin de « la populace sublimée. » Elle hurle et se croit éloquent; elle tue et se croit puissante; elle brûle et se croit éclairée. Elle essaye de renverser la France, de détruire à la fois tous les monuments de l'histoire et de la pensée, oubliant de quelle exécution les générations ont poursuivi la mémoire du Turc qui avait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie.

Et le calife Omar, au prix d'eux, ne savait pas son métier de barbare.

LE PALAIS D'ORSAY

Le palais d'Orsay, où siégeaient le conseil d'Etat et la cour des Comptes, a été, comme on le sait, la proie des incendiaires de la Commune.

Peu de jours après le 18 mars, le citoyen Peyroulton se présentait comme délégué de l'Hôtel-de-Ville et prenait possession du palais. Jusqu'au 1^{er} avril on laissait pénétrer dans le bâtiment; mais à partir de cette époque les gens de la Commune

commencèrent les visites dans les salles et cabinets. Les tiroirs furent forcés et vidés. Un nommé Coussioski, appartenant au 9^e bataillon de marche, fut installé comme chef du matériel du conseil d'Etat, et un nommé Coppman, avec la même qualité, à la cour des Comptes. En même temps le 133^e et le 67^e bataillon s'établirent dans le palais et dans les maisons avoisinantes. Le 67^e (de la place du Trône) est resté jusqu'au dernier moment.

Le mardi 23, à six heures du soir, les troupes du gouvernement ayant occupé le palais Bourbon, les insurgés commencèrent à déguerpir; à plusieurs reprises ils avaient pris la fuite, et l'on crut le quartier sauvé; mais les fédérés revinrent aux palais de la Légion d'honneur et d'Orsay pour mettre à exécution les sinistres instructions parties de l'Hôtel-de-Ville. Des tonneaux de pétrole sont apportés dans la petite cour du côté de la rue Belles-Églises, et le feu est mis à la partie ouest du bâtiment. En même temps les gardes nationaux du 67^e enfoncent les portes du conseil d'Etat et apportent dans les salles et la bibliothèque des matelas imprégnés de pétrole. Tout le rez-de-chaussée est incendié, et le feu se communique rapidement au premier, à la cour des Comptes, par les escaliers et surtout par les vastes ouvertures pratiquées au plafond des salles d'attente pour recevoir le jour.

« Il était sept heures moins vingt quand le feu éclata; il se propagea avec une rapidité inouïe, qui s'explique par la construction du monument, tout en bois à l'intérieur et rempli de papiers. Non-seulement Paris fut couvert de paperasses enflammées, mais le vent en porta à Versailles, et, ce qui est plus étonnant, les pompiers accourus du département de l'Eure rapportèrent des débris de papiers noirs provenant de la cour des Comptes, et qui avaient voltigé jusqu'à Evreux. Le palais est entièrement consumé; il ne reste que les murs. L'escalier d'honneur de la cour des Comptes est couvert par les fresques de Chassériau, qui ont échappé en partie; les deux grisailles du bas sont intactes; au premier, le grand panneau représentant LA PAIX PROTECTRICE DES ARTS est brûlé en partie; le panneau en face : L'ORDRE POURVOIT AUX FRAIS DE LA GUERRE, est presque intact, ainsi que les panneaux du fond : LA JUSTICE RÉPRIMANT LES ABUS, et LE COMMERCE RAPPROCHE LES PEUPLES.

Au conseil d'Etat, deux belles toiles sont en cendres : *le Président Duranty*, par Paul Delroche, dans la salle du Contentieux, et *Justinien*, par Eugène Delacroix, dans la salle de Législation. Dans la grande salle de l'assemblée générale se trouvaient une série de beaux panneaux représentant Vauban, Sully, Colbert, Richelieu, Turgot, Suger, Portalis et Cambacérès.

Le palais d'Orsay a eu pendant sa construction des destinations différentes; élevé sur l'emplacement occupé par un chantier de bois, il devait être le palais du roi de Rome; plus tard, il fut continué et presque fini pour recevoir le ministère des affaires étrangères; enfin, vers 1840, on se décida à y établir le conseil d'Etat qui siégeait alors dans un bâtiment du ministère des travaux publics et qu'on installa au rez-de-chaussée. La cour des Comptes, qui de temps immémorial avait son siège au Palais-de-Justice, occupa le reste du palais d'Orsay.

On évalue à plus de 2 millions les frais de réparation, et il n'a pas encore été pris de décision au sujet de l'installation du conseil d'Etat et de la cour des Comptes jusqu'à la réédification de leur ancien local.

(Bien public.)

FRÉDÉRIC FORT.

INCENDIE DES GOBELINS

La manufacture des Gobelins, cet établissement national unique au monde pour la fabrication de ses tapis inimitables, a été incendiée le 23 mai, à cinq heures du soir. Le feu avait commencé par envahir l'aile gauche de la manufacture. Les vieux murs craquaient, les planchers imbibés de pétrole flambaient et s'écroulaient sous les combles qui s'effondraient.

Tout avait été préparé pour la destruction complète.

Les conduites d'eau avalent été coupées; les porcs qui s'ouvriraient sur la Bièvre, qui coule derrière la manufacture, avaient été murées.

On parvint cependant à se créer un passage et on put puiser abondamment à la rivière. Le quartier tout entier était intéressé à étouffer l'incendie, car une poudrière avait été établie par les fédérés dans l'établissement.

On chercha en vain à sauver les tapisseries de la galerie d'exposition.

Toutes les tapisseries, tous les métiers du grand atelier ont été consumés, mais une grande partie de la manufacture a pu être sauvée et bien des pièces précieuses qui avaient été mises en lieu sûr lors du bombardement de Paris par les Prussiens, nous restent encore.

L'incendie des Gobelins a été allumé par les ordres du commandant fédéré Brugier.

M. V.

Incendie du canal Saint-Martin

Ce n'était pas assez pour les incendiaires du 18 mars de pétroliser les palais nationaux, de livrer aux flammes des quartiers tout entiers, et sur la rive gauche et sur la rive droite de la Seine.

Ils ont mis le feu à l'eau.

Ah! ils connaissaient bien leur chimie destructive ceux qui ont arrosé de pétrole le canal Saint-Martin. Ils savaient que leur liquide incendiaire surnagerait, et qu'une fois allumé toute l'eau du canal de l'Ourcq serait impuissante à l'éteindre.

Ils ont donc déversé le pétrole à pleins barils dans cette partie du canal qui avoisine la place de la Bastille, et que, sous le règne de M. Haussmann, on a recouverte d'une voûte.

Des bateaux chargés d'huile étaient amarrés sous ce tunnel. Ils furent bientôt enveloppés d'une nappe d'huile minérale à laquelle les pétroleuses mirent le feu.

La combustion souterraine se développa rapidement sur l'eau du canal en flammes. Heureusement que l'air, difficilement renouvelé dans le tunnel, ne fournit pas l'oxygène suffisant à activer ces nappes incandescentes. Les chimistes de la Commune n'avaient pas prévu ce contre temps, et l'incendie ne ne donna pas les terribles résultats qu'ils en attendaient.

Ces vandales comptaient bien faire éclater les voûtes du canal, faire sauter la place de la Bastille avec la colonne de Juillet. Leurs sinistres projets ont été déjoués. Les bateaux attaqués par le pétrole ont été consumés et leur cargaison d'huiles s'est répandue à flots sur les eaux du canal; les voûtes ont été enfumées et calcinées, mais ont tenu bon.

La place de la Bastille est intacte, et le génie de la liberté qui couronne si fièrement la colonne plane au-dessus de leurs dévastations criminelles.

Du théâtre de la porte Saint-Martin il ne reste aujourd'hui que deux grands murs entièrement nus et calcinés, celui qui séparait la scène de la salle et un autre qui formait le mur du fond.

Tout le reste est écroulé.

M. V.

Exécution de Monseigneur Darboy

« Il nous manque six des nôtres; il nous en faut six. » Telles sont les paroles prononcées par le citoyen Ferré, délégué à la sûreté générale, se présentant, le 24 mai au soir, dans la quatrième division de la prison de la Roquette.

Six membres de la Commune, en effet, avaient été passés par les armes. L'armée française, entrant par la brèche dans Paris, le dimanche 21, s'était constituée la grande justicière.

Elle commençait l'épuration sociale.

Par leurs représailles de septembre, les com-

muneux comptaient arrêter la justice des honnêtes gens qui arrivait enfin pour les punir.

Voilà pourquoi l'exécution des otages avait été décidée; voilà pourquoi le sieur Ferré, le livre d'éproué à la main, a choisi lui-même les six victimes qu'il va faire fusiller: M^r Darboy, archevêque de Paris; le président Bonjean; l'abbé Allard, membre de la Société de secours aux blessés; le P. Ducoudray, supérieur de l'École Sainte-Genève; le P. Clerc, de la compagnie de Jésus; enfin l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

Son compte fait, le citoyen Ferré se dirige vers la cellule n° 21, où était enfermé l'archevêque de Paris. Il appelle le prisonnier, qui d'une voix calme et ferme répond: « Présent. »

En sortant de sa cellule, M^r Darboy, s'adressant au délégué de la Commune, lui dit: « La justice des tyrans est bien lente à venir. »

Cette justice des tyrans, elle arrivait hideuse en la personne du citoyen Ferré.

L'archevêque est réuni aux cinq autres victimes. Il descend avec elles l'escalier qui conduit au chemin de ronde. Jusqu'à la cour qui précède l'infirmerie, les huées et les blasphèmes des fédérés accompagnèrent ces martyrs, qui, avec autant de raison que Guadet, auraient pu jeter à la face de leurs bourreaux cette apostrophe indignée: « Lorsque les anciens conduisaient leurs victimes à la mort, ils les couronnaient de fleurs et ne les insultaient pas. »

La nuit venait. Il était huit heures un quart.

Dans la cour de l'infirmerie se trouvait le peloton d'exécution.

C'est alors, d'après ce que raconte un témoin de cette scène sanglante, que M^r Darboy, s'adressant à ses assassins, leur adressa des paroles de pardon; que deux de ces hommes de sang vinrent s'agenouiller devant le prélat et le prier de les bénir. Cet attendrissement ne fut pas du goût des autres fédérés, qui se précipitèrent sur eux et les repoussèrent en les insultant.

Le lieutenant qui commandait le peloton ordonna de charger les armes.

Chacun des otages prisonniers fut à son tour placé contre le mur.

Deux feux de peloton éclatent à quelques secondes d'intervalle. Les six otages, ajustés à la fois, tombent en même temps. Vingt coups de feu se font entendre ensuite isolément. Ce sont les fédérés qui achèvent les victimes.

La tragique exécution terminée, les corps des malheureux otages sont placés tout habillés dans une voiture de la compagnie de Lyon, réquisitionnée à cet effet, et qui les conduit au cimetière du Père-Lachaise. Là, les six otages fusillés sont déposés dans la dernière tranchée de la fosse commune, à côté les uns des autres. C'est à cet endroit qu'on les a retrouvés lorsqu'on a voulu rendre à leurs dépouilles funèbres les honneurs qui leur étaient dus.

M^r Georges Darboy était âgé de cinquante-huit ans.

Ordonné prêtre en 1826, il avait professé la philosophie et la théologie dogmatique au séminaire de Langres, où il avait fait de brillantes études.

Il avait été aumônier du lycée Henri IV et chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris, inspecteur de l'enseignement religieux dans les collèges.

Il était évêque de Nancy depuis 1839, lorsqu'un décret impérial l'appela au siège archiepiscopal de Paris, où il fut fait successivement grand-aumônier de l'empereur, sénateur, membre du conseil de l'instruction et grand-officier de la Légion d'honneur.

Sa haute position l'avait fait, ainsi que l'écrivait le terrible Delescluze, un précieux otage de la Commune pour le parti clérical et légitimiste.

De la fosse commune du Père-Lachaise, où l'avaient déposé les fédérés, le corps de M^r Darboy a été transporté au palais archiepiscopal, situé rue de Grenelle-Saint-Germain, à l'angle du boulevard des Invalides. Il a été exposé dans le troisième salon du rez-de-chaussée à gauche, transformé en chapelle ardente. Vêtu de ses habits pontificaux, et placé sur un lit de parade à colonnes et à baldaquin tendus de noir, avec ornements d'argent, l'archevêque de Paris n'est plus reconnaissable. Ses traits sont tuméfiés et livides.

Le lit de parade et son pourtour sont jonchés de fleurs et de couronnes que ne cesse d'apporter aux pieds de cette nouvelle victime des fureurs révolutionnaires une foule de fidèles toujours croissante et de plus en plus émue.

MAC VERNOLL.

BATAILLES DANS PARIS

RIVE GAUCHE

LUNDI 22

Pendant la nuit de dimanche à lundi le bruit se répandait dans plusieurs quartiers de la rive gauche que l'armée avait forcé l'enceinte et qu'elle occupait déjà quelques points extrêmes de la ville. Bien que ce ne fut qu'un bruit, cette nouvelle produisit partout une émotion extraordinaire et dès la première heure du jour des groupes se formaient. Nous croyons être en mesure d'affirmer que la première manifestation publique, que le premier acte d'hostilité armée contre la Commune ont été accomplis rue du Bac par quelques courageux citoyens à son intersection avec la rue de Varenne. Ils étaient au nombre de quatre et appartenaient au 16^e bataillon de la garde nationale.

A trois heures du matin, M. Durouchoux, colonel de la légion, suivi de deux officiers et de quatre gardes s'est avancé le sabre à la main jusqu'au coin des rues du Bac et de Grenelle, où M. Sicard, membre de la Commune commençait avec plusieurs fédérés l'érection d'une barricade. Tandis que M. Durouchoux poussait le cri: A bas la Commune! Un officier déchirait le drapeau rouge et foulait aux pieds ses morceaux. En même temps le drapeau tricolore était planté aux acclamations de: Vive la République à l'intersection des rues du Bac et de Varenne. C'est alors que, pénétrant dans la rue de Grenelle, ces citoyens courageux ont essayé une décharge des fédérés postés au coin de la rue de la Visitation.

Le commandant Durouchoux a été grièvement blessé et les deux officiers ont été effleurés par des balles mortelles à ses côtés.

L'exemple ainsi donné n'a pas été perdu; les gardes nationaux du quartier qui avaient conservé leurs armes ou qui ont pu s'en procurer sont venus se grouper bientôt autour de leurs camarades, et ce point de la rive gauche, en attendant l'arrivée des troupes, a pu tout d'abord être préservé de l'occupation insurrectionnelle: dans ce but, une barricade fut élevée au coin de la rue de Babylone.

C'est vers une heure qu'un premier détachement d'infanterie, appartenant au 39^e de ligne et faisant partie de la division du général Lacretelle, vint se joindre aux gardes nationaux.

De toutes les fenêtres on battait des mains, et les cris de: Vive la ligne! A bas la Commune! retentissaient sur son passage.

Cependant des arrestations de fédérés et d'agents de la Commune s'opéraient dans le quartier.

Nous avons vu défilé un premier convoi composé de 17 prisonniers en tête duquel marchaient un commandant d'artillerie et un officier d'état-major; l'un et l'autre, conduits à la caserne de Babylone, y ont été fusillés avec la plus grande partie de leurs co-détenus.

Pendant une partie de la journée une fusillade nourrie a été échangée entre des fédérés apostés les uns rue de Varenne à ses deux extrémités, les autres sur le parcours de la rue du Bac et les défenseurs du quartier. Cette fusillade, sans être très-meurtrière, a fait quelques victimes parmi lesquelles un artilleur de la Commune qui était venu se joindre spontanément aux soldats de l'ordre. A la fin de la journée des troupes de ligne plus nombreuses ont occupé militairement le quartier aux acclamations des habitants; elles appartenaient au corps d'armée du général de Cisse, chargé du commandement supérieur de la rive gauche, qui avait établi, dès le matin, son quartier général à l'École militaire ayant sous ses ordres deux divisions, celle du général Lacretelle, quartier général, place Breteuil et celle du général Levasseur, quartier général,



LES RUINES DE PARIS. — Les Gobelins. — État actuel de l'atelier du professeur de dessin et de l'ancienne salle d'exposition. (D'après nature, par M. Ruckebusch.)



A LA BASTILLE. — Incendie des bateaux de pétrole sous la voûte du canal Saint-Martin. — (Dessin de M. Chiffard.)



LES MARRRS. — Les derniers moments de M^r Darbov et des cinq victimes fusillées comme otages à la prison de la Roquette. — (Dessin de M. Iix.)

chaussée du Maine. Les Invalides et la caserne de Babylone étaient occupés.

La nuit, sur la rive gauche, fut relativement tranquille.

MARDI 23

Dès le matin, les fédérés s'étant fortifiés dans le passage Sainte-Marie et ayant occupé les maisons voisines, notamment celles qui font le coin de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain engagèrent une fusillade très-vive, à laquelle, n'étant pas en nombre, on ne pouvait riposter que faiblement. Prévenu de ce fait, le général Lacretelle envoya vers midi deux régiments, 39^e et 41^e de ligne, soutenus par trois pièces d'artillerie, ces pièces mises en position entretinrent pendant toute l'après-midi contre le passage Sainte-Marie une vigoureuse canonnade, laquelle, jointe aux feux de l'infanterie, rendit vers le soir le poste intenable pour les fédérés; ceux-ci avaient pourtant l'avantage d'une situation dominante, tirant soit des fenêtres, soit même des toits, sur lesquels ils étaient apostés.

En même temps, soit par la rue de Sèvres, soit par les autres issues, une première tentative était faite par la troupe contre une barricade formidable établie à la Croix-Rouge.

Les troupes, auxquelles les habitants ont fait le plus chaleureux accueil, leur distribuant des vivres et des rafraîchissements, ont passé la nuit dans les rues mêmes qu'elles avaient occupées et dans les cours des maisons.

A la fin de cette journée, l'armée était maîtresse de toute la rive gauche, depuis l'École-Militaire jusqu'à la rue du Bac, mais avant d'évacuer leurs positions, les fédérés y avaient laissé des traces de leur passage, et, dans les premières heures de la soirée, un incendie, qui n'était pas encore éteint le lendemain matin, s'attaquait à tout le pâté de maisons compris entre les rues du Bac, de Verneuil, de Beaune, quai d'Orsay. Là figuraient, entre autres bâtiments, la Caisse des dépôts et consignations, la caserne d'Orsay, le conseil d'État, la Légion d'honneur, tous brûlés.

D'ailleurs, des nuages de fumée, envahissant le ciel dans la direction du quai apprenaient aux habitants de la rive gauche qu'ils n'avaient point le privilège des incendies, et que la rive droite n'était pas davantage épargnée. Autant qu'on pouvait apprécier la direction de ces sinistres lueurs, c'étaient les Tuileries et peut-être le Louvre qui brûlaient.

Des détonations d'artillerie plus ou moins lointaines ont attesté pendant toute la nuit l'acharnement du combat.

Il est tombé de nombreux projectiles dans le quartier.

MERCREDI 24

La journée de mercredi a été terrible, on s'est réveillé aux lueurs de l'incendie, qui ont continué pendant tout le jour à sillonner les divers points de l'horizon; on se serait endormi, si le sommeil était possible, au bruit d'une canonnade furieuse dont les nuits les plus sinistres du bombardement prussien ne donnent même pas une idée.

L'heure de l'action décisive est venue, il s'agit de se rendre maître des positions où les fédérés ont établi, sur la rive gauche, leur centre de résistance. A onze heures du matin, deux divisions d'infanterie accompagnées d'une artillerie nombreuse, de leurs voitures de munitions et de bagages, et d'un détachement de gendarmes à cheval, ont défilé dans la rue du Bac. Une partie de ces troupes a suivi la direction du quai; l'autre a marché sur la Croix-Rouge par la rue de Varennes; il s'agissait, croyons-nous, d'enlever la barricade de la Croix-Rouge, puis celle de la place Saint-Sulpice, pour se rabattre ensuite par le boulevard Saint-Michel sur l'Hôtel-de-Ville.

La barricade de la Croix-Rouge avait été établie par les fédérés dans des conditions de force extraordinaire; elle était armée de canons; pour en dégager les abords, quatre maisons avaient été incendiées, par ordre, au moyen de bonbonnes et de tourées de pétrole.

Voici la formule textuelle de l'ordre susdit :

« Autorisation au porteur de la présente de détruire, par la sape, par la mine, par le feu, tout établissement public ou privé nuisant à la défense » de la Commune. »

Sachons gré au signataire de cet ordre d'avoir eu la pudeur de ne pas écrire: nuisant à la défense de la République.

Sachons gré encore à ceux qui l'ont exécuté d'avoir donné cinq minutes aux habitants des maisons condamnées pour enlever leurs objets précieux.

On nous dit, dans la soirée, que les troupes sont maîtresses de la Croix-Rouge, de la place Saint-Sulpice, et s'étendent dans la direction du boulevard Saint-Michel.

En même temps, une action serait engagée contre le quartier de Montrouge, où les fédérés demeurent cantonnés d'une façon formidable.

Quoi qu'il en soit, au moment où nous écrivons (10 heures), la canonnade, nous le répétons, est absolument furieuse; les détonations se succèdent sans interruption; pendant toute la journée, le quartier a reçu de nombreux obus, et même des boîtes à mitraille.

Des bombes incendiaires ont déterminé des commencements d'incendie sur plusieurs points, notamment rue Barbet-de-Jouy et dans les combles de la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Dans le courant de la journée, une explosion, qu'on a dit être celle d'une poudrière au Luxembourg, a occasionné dans tout le quartier une commotion violente.

En présence des incendies qui se multiplient, et qui sont évidemment, chez les fédérés, un acte prémédité de leur défense sauvage, toutes les précautions ont été prises pour tenir en garde le quartier contre de nouvelles tentatives. Mais la nuit est pleine d'angoisse, car du côté de la Seine une immense lueur rougeâtre met sur le ciel embrasé un dais sanglant.

JEUDI 25

Le faubourg Saint-Germain, trop éprouvé dans la partie qui s'étend de la rue Saint-Dominique, jusqu'au quai d'Orsay et à la rue du Bac, est morne ce matin. On peut enfin parcourir ces rues désolées, mais on se trouve arrêté par les terribles effondrements de la rue de Lille, au coin de la rue de Verneuil et de la rue du Bac.

En gagnant les Invalides, on est surpris des sérieux dégâts du ministère des affaires étrangères; toute la façade du quai est affreusement attaquée et ne présente qu'une ruine continue. Le monument a eu à supporter le bombardement des canonniers que les fédérés avaient réunies sur la Seine.

Si l'on pénètre dans l'intérieur, dont un des fonctionnaires venu de Versailles dès lundi avait pris possession au nom du Gouvernement, on trouve tous les salons du rez-de-chaussée servant aux grandes réceptions, celui dit de la Paix, enfin le salon particulier du premier étage entièrement abîmés et dans l'état le plus pitoyable. C'est là cependant que le maréchal Mac-Mahon a établi son quartier général.

Les premières troupes qui ont occupé le monument sont le 2^e régiment d'infanterie et les gardiens de la paix.

Un homme porteur d'une bombe à pétrole, venu pour incendier le ministère, a été fusillé et enterré près de la porte du quai. Le siège a duré longtemps et, comme nous le disions plus haut, les dégâts sont considérables.

Il y a eu cinq hommes blessés. Les troupes de marine, admirables d'entrain, ont sauvé le monument, ainsi que le Corps législatif.

Nous remontons les Invalides, où campent de nombreux corps de troupes de différentes armes et nous apprenons à l'archevêché qu'on n'y a aucune nouvelle de M^{sr} Darboy.

L'école de dressage sert de champ d'exécution et l'on y fusille de nombreux prisonniers.

La place Saint-Sulpice n'a pas subi d'aussi grands désastres qu'on l'avait supposé d'abord; le grand séminaire n'a pas brûlé; l'attention toute entière était à la Croix-Rouge, point stratégique important et pour lequel la Commune avait réservé des moyens de défense extraordinaires.

Le palais du Luxembourg est endommagé; ses

vitres cassées; mais heureusement intact pour le reste.

Le Panthéon a souffert d'un long bombardement; sa façade est criblée; dans ce quartier la résistance assez longue a occasionné de grands dommages.

Mais où l'action était le plus intense c'est sur le boulevard Saint-Michel, hérissé de nombreuses barricades établies dans des conditions importantes.

Le Palais-de-Justice est complètement incendié mais la Sainte-Chapelle nous a paru heureusement préservée.

Des quais de la rive gauche et sur tous les points une foule anxieuse contemple les horreurs d'un immense incendie; c'est le Grenier d'abondance qui brûle et produit une fumée noire qui ne se dissipe pas.

En revenant rue du Bac, nous sommes témoin de l'effondrement des maisons de la rue de Lille, et de grandes précautions sont ordonnées, des mesures sont prises pour éloigner les passants des dangers continuels.

RIVE DROITE

C'est sur la rive droite, par la porte de Saint-Cloud au Point-du-Jour, que les premières troupes françaises sont entrées dans Paris. Ce premier point était enlevé de vive force dans l'après-midi de dimanche, par quatre compagnies bientôt suivies du corps entier du général Douay. Nous allons encore suivre les opérations journée par journée.

JOURNÉE DU 22

Pendant que, dans la nuit, la Commune éveillait la population par la générale battue dans tous les quartiers et le tocsin sonné à tous les clochers, le corps d'armée du général Ladmirault, suivant le général Douay, entra à son tour par les portes de Passy et d'Auteuil. Dans leur surprise, les bataillons fédérés se débâtent et s'enfuient. Au château de la Muette, l'état-major était surpris et fait entièrement prisonnier. Le général arrive ainsi dans l'avenue de la Grande-Armée, attaque et emporte la barricade en avant de l'Arc-de-Triomphe. A sept heures le drapeau tricolore flottait au-dessus du monument, et les obus de Montmartre essayaient vivement de l'abattre.

De son côté, le corps du général Clinchant pénétrait aussi par les mêmes points et tournait le rempart à l'intérieur jusqu'à la hauteur de la place Pereire, et descendait ensuite le faubourg Saint-Honoré, tandis que le général Montaudon, suivant le mouvement par le dehors, opérait sur Neuilly, Levallois-Perret, Chéchy et Saint-Ouen, où il enlevait aux fédérés 103 bouches à feu.

L'Arc-de-Triomphe une fois enlevé, les troupes descendirent à la fois vers la place de la Concorde et vers le nouvel Opéra, par l'avenue Friedland et l'ancien boulevard Haussmann. Nous n'indiquons bien entendu, que le mouvement général, car il fallait prendre par toutes les rues et enlever toutes les barricades dont elles étaient parsemées. Mais, dans le premier moment de stupeur où les avaient jetés l'attaque, la résistance des fédérés était beaucoup moindre. Vers onze heures du matin, la caserne de la Pépinière était aux mains du général Ladmirault. Le général Clinchant continuait à descendre le faubourg Saint-Honoré d'un côté, et les boulevards extérieurs de l'autre, et, dans la journée il se trouvait établi à la hauteur de la place de l'Europe, au parc Monceaux et au nouveau collège Chaptal. On nous affirme aussi que dès lundi la gare Saint-Lazare avait été enlevée et que les troupes s'étaient établies au bout de la rue du Havre, près des magasins du Printemps.

Mais revenus à eux, les fédérés et la Commune s'occupent d'organiser la résistance et de reprendre l'offensive s'il était possible. Les délégués se rendaient dans leurs arrondissement respectifs; le Comité de salut public, en permanence à l'Hôtel-de-Ville, confiait la défense de Montmartre à Cluseret, et celle de Belleville et de La Villette à Dombrowski, déjà prisonnier à ce qu'on assure.

Sur les boulevards, à tous les carrefours, dans toutes les rues, les fédérés arrêtent les passants, réquisitionnent les tonneaux vides et même des

me bles, et entassent les pavés. De temps en temps le canon tonne dans la direction des Champs-Élysées. Les rares promeneurs du boulevard se demandent pourquoi l'armée n'avance pas plus vite.

Partout le sentiment de la délivrance illumine les visages; mais bientôt les obus commencent à siffler dans la direction de la place de la Bourse. On crut d'abord que Montmartre commençait à bombarder les quartiers du centre; c'était l'artillerie du parc Monceaux battant les principales positions des fédérés. Vers sept heures une fusillade éclate rue de Châteaudun. L'avant-garde était à la Trinité. Puis, peu à peu le bruit cesse, mais on s'attend à une nuit terrible.

JOURNÉE DU 23

Depuis minuit, en effet, le canon n'a cessé de se faire entendre. Montmartre essaye de démonter les batteries de Monceaux, qui répondent formidablement. Vers sept heures, une partie du corps de Clinchant, ayant en tête le 3^e régiment provisoire de ligne, colonel Bréard, un vrai soldat et un très-habile officier, traversait la place de l'Europe, établissait sous le feu ennemi une barricade, pour combattre celle de la rue Saint-Pétersbourg, qui ne tardait pas à être enlevée, et successivement toutes les autres jusqu'à la place Clichy. Alors, la barricade fédérée de la place Blanche se mit à balayer furieusement la rue Blanche et la rue Pigalle, pendant que la barricade établie près du Vaudeville, balayait la chaussée d'Antin et tirait à toute volée sur la Trinité. Mais les troupes cheminaient promptement et avec la plus grande prudence; elles traversent successivement la rue Moncey, la rue la Bruyère, la rue Léonie et la rue Chaptal; au moment même où elles allaient s'élancer par la rue Pigalle sur la place Blanche, un autre corps s'emparait de la barricade par le boulevard extérieur.

Alors, la rue Notre-Dame-de-Lorette est franchie; mais pour enlever la barricade qui la ferme près de l'église, il a fallu percer deux maisons et l'attaquer d'en haut. Elle est enlevée, et peu après celle de Châteaudun. L'attaque du faubourg Montmartre commençait.

En ce moment, le bruit se répand que la position formidable de Montmartre est enlevée. On voit, en effet, le pavillon tricolore flotter sur le moulin de la Galette. Batignolles ayant été occupé dans la matinée, une division avait tourné Montmartre et l'attaquait à l'ouest, par le cimetière, pendant qu'une autre division l'abordait de front par la rue Lepic. Tout le parc d'artillerie tombait au pouvoir des troupes; les fédérés, saisis de terreur, s'enfuirent en toute hâte du côté de La Villette, et l'armée, continuant d'avancer, occupa la gare du Nord.

Pour avancer sur le boulevard et pénétrer jusqu'à la place Vendôme, il fallait enlever la barricade de la Chaussée-d'Antin. Sous le feu même de cette barricade, des canons et des mitrailleuses sont établis sous le porche même de la Trinité. Elles réduisent bientôt la barricade au silence, pendant que, placés avec leurs petites pièces près des magasins de la Capitale et de la Trinité, les marins contribuent puissamment à la rendre intenable. Vers cinq heures et demie, elle était enlevée par un bataillon de la colonne du général Lhéritier. La barricade du nouvel Opéra, prise par derrière, dut être évacuée et les troupes s'emparèrent également sans trop de peine de la place Vendôme.

Au faubourg Montmartre et rue Drouot, le combat est acharné et se prolonge fort avant dans la soirée; également au collège Rollin, avenue Trudaine et à la barrière Rochechouart.

JOURNÉE DU 24.

La nuit n'arrête pas la bataille. Elle se poursuit plus acharnée sur presque tous les points, à mesure que la résistance devient plus désespérée. La place de la Concorde venait d'être enlevée et la rue Royale; on tournait la barricade de la rue Saint-Florentin. Les insurgés, sentant qu'il fallait abandonner leurs positions, commencent cette série de forfaits qu'il est peut-être possible de raconter sans colère, mais non pas sans la plus profonde indignation.

Dès le soir, des maisons de la rue Royale étaient

incendiées avec du pétrole lancé avec des pompes; on tirait sur les personnes qui tentaient de l'éteindre, et bien des gens réfugiés dans les caves y ont péri d'asphyxie ou ont été écrasés sous les décombres. L'âme se soulève d'horreur à la pensée de pareilles monstruosités. Ceux qui les ont commises ont leur place marquée hors de l'humanité, et si un accent de pitié osait s'élever contre l'implacable vengeance, la population de Paris, frémissante, serait là pour le condamner et le maudire.

Le citoyen Jules Vallès l'avait bien dit: « Si M. Thiers est chimiste, il doit nous comprendre. » Ces hommes, ces monstres, avaient préparé froidement la plus affreuse débauche de sang et de ruines dont l'histoire ait gardé le souvenir. La révolution sociale, communiste, niveleuse, est allée jusqu'au bout de ses principes. Mais quelle épreuve, bon Dieu! Et combien d'écrivains auront à se frapper la poitrine.

Aux premières lueurs du matin, les Tuileries brûlaient. L'incendie gagnait le Louvre. On doit sa conservation aux maçons, qui, voyant le danger de la rue des Saints-Pères, où ils se trouvaient, escaladèrent des jardins, enlevèrent la barricade de l'Institut, et passèrent le pont des Beaux-Arts, d'où ils purent parvenir au foyer de l'incendie.

Après les Tuileries, ce fut le tour du Palais-Royal, puis celui de l'Hôtel-de-Ville.

Les troupes poussaient toujours en avant. Partout sur leur passage les maisons se couvrent des couleurs nationales. L'Hôtel-de-Ville, ou du moins la place, était occupée dans la soirée. Du côté de la rue La Fayette la lutte était fort vive. Le collège Rollin était pris, la barrière Rochechouart, le faubourg Montmartre et la mairie de la rue Drouot, étaient occupés; mais les fédérés se maintenaient au square Montholon, en même temps de toutes leurs positions élevées du côté de Belleville et des buttes Chaumont ils lançaient des obus, malgré le bombardement que Montmartre leur faisait subir dans toutes les directions. Ce n'est qu'assez avant dans la journée que le square a été enlevé. Enfin, dans la soirée, on enlevait les barricades de la porte Saint-Denis.

JOURNÉE DU 25.

La nuit du 24 est plus terrible encore que la précédente. La lueur des incendies augmente à chaque instant. Le courage admirable de l'armée surmonte tous les obstacles. Les opérations sur les boulevards extérieurs continuent autour de la butte Chaumont; vers le soir, le Père-Lachaise est occupé; les dernières barricades de la rue La Fayette sont enlevées, et au centre, on pousse de la porte Saint-Martin à la place du Château-d'Eau, où la caserne est occupée; on s'avance dans la direction de la Bastille. Vers neuf heures, cette colonne était à la place des Vosges. Les insurgés, disait-on, se défendaient à la gare de Sceaux. De l'autre côté, on attaquait les Archives, qui ont été prises dans la nuit, éclairées par l'immense incendie du Granier-d'Abondance et d'un énorme dépôt de charbon de terre.

JOURNÉE DU 26

Maîtresse de toutes les positions de la rive gauche après avoir soutenu des combats d'une violence extrême, avoir subi des pertes assez sérieuses, mais après en avoir fait éprouver d'énormes aux insurgés, l'armée française enlevait, sur la rive droite, la place du Château-d'Eau et la caserne du prince Eugène, pendant que d'autres colonnes se portaient

sur la place de la Bastille, la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine.

Pendant ces opérations exécutées par le centre, les ailes exécutent un mouvement tournant pour enserrer Belleville et Ménilmontant et cerner les communaux dans leurs dernières positions.

Les fédérés avaient établi trois batteries: une sur le boulevard du Temple, l'autre à la mairie du boulevard Voltaire, la troisième près du théâtre de la rue de Malte.

Les batteries de Montmartre tiraient sans relâche de leurs grosses pièces de marine sur les fédérés installés dans le cimetière du Père-Lachaise qui, de ces hautes positions, bombardent encore les monuments qu'ils peuvent atteindre, tels que l'église Saint-Eustache et les Halles centrales.

La veille au soir, à dix heures, l'horizon était embrasé par le plus terrible des incendies qu'ait vus Paris dans ces jours de désolation. C'étaient les docks de la Villette qui étaient en feu. Les flammes alimentées par des quantités considérables de sucres, s'élevaient à des hauteurs prodigieuses. A quarante kilomètres autour de Paris, le ciel était en feu et à deux et trois lieues on pouvait lire à la clarté de ce foyer gigantesque.

Après vingt-quatre heures de combat, dont ceux du 25 furent les plus acharnés et les plus meurtriers, les troupes s'étaient emparées des Douanes, du bassin de la Villette et du canal Saint-Martin.

Le drapeau tricolore flottait sur la colonne de la Bastille. Ce n'est que pied à pied et rue par rue que l'armée en était arrivée à prendre ces quartiers, dont la possession importait tant aux opérations d'investissement dirigées contre Belleville, Ménilmontant et le Père-Lachaise, que bombardait si vigoureusement l'artillerie, pendant que le combat continuait encore dans le faubourg Saint-Antoine, dans le quartier de Reuilly et celui de Pigou.

C'est dans cette journée du 26 que le corps du trop coupable Delescluze a été trouvé dans l'après-midi devant le n° 50 du boulevard du Prince-Eugène. Il était en bourgeois, pantalon gris et paletot noir. Il avait sur lui sa nomination de délégué à la guerre, ses insignes et son laissez-passer de membre de la Commune. Son corps était entouré de vingt-huit cadavres.

Le même jour, après midi, Jules Vallès était passé par les armes, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Ferré et Longuet assistaient à son exécution et étaient menés un moment après sur le quai des Tuileries, où ils étaient également fusillés.

L'expiation se faisait pour les membres de la Commune.

JOURNÉE DU 27

Les insurgés, retirés sur les hauteurs du nord-est, étaient serrés de près et mitraillés sans relâche dans leurs positions. Pour les déloger de Belleville et de Ménilmontant, il fallait former les barricades de la rue Saint-Maur et du faubourg du Temple.

La lutte était vive. On pouvait craindre qu'elle ne fût longue dans ces quartiers familiers de l'ennemi. Elle fut achevée toute la matinée, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que la troupe fut maîtresse de tout le quartier.

Un grand nombre d'insurgés avaient mis bas les armes en voyant brûler leur dernière cartouche; les autres furent pris au moment où, n'ayant plus de munitions, ils se défendaient encore à la baïonnette.

Les derniers bataillons de la Commune, refoulés dans les quartiers extrêmes de la rive droite, ne pouvaient longtemps résister aux attaques vigoureuses que dirigeait contre eux le maréchal Mac-Mahon.

Les forces de l'insurrection se réduisaient à quelques légions de désespérés, dont chaque pas en avant de l'armée diminuait le nombre.

Une cour martiale est installée à l'École militaire. On y amène incessamment les insurgés faits prisonniers, dont le procès est bien vite terminé. On n'y entend que les détonations produites par les décharges des pelotons d'exécution.

En perdant ses défenseurs, la Commune perd aussi ses armes. A la place du Château-d'Eau, aux Arts-et-Métiers, l'armée a pris soixante mitrailleuses et autres pièces d'artillerie. Ces engins de destruction fratricide ont été conduits, momenta-

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
Rien d'éloquent comme l'argent comptant.



LES RUINES DE PARIS. — Aspect du théâtre de la Porte-Saint-Martin et de ses abords depuis l'incendie. — (D'après nature, par M. Provost.)

nément ornés de feuillage, à la place de la Bourse.

Malheureusement le pétrole suit pas à pas la retraite des fédérés. Pendant que brûlaient, sur la rive gauche, le quartier de la Croix-Rouge, le Palais-de-Justice, le feu était mis par ces forcenés à la caserne de Reuilly au moyen des bombes incendiaires lancées du Père-Lachaise, tandis que le fort d'Ivry continuait à envoyer sur Paris ses projectiles.

L'insurrection avait perdu son point d'appui dans la région du Sud. Villejuif s'était rendu; le fort de Bicêtre avait été emporté à l'assaut par les colonnes lancées du fort de Montrouge, dont les batteries canonnaient le fort d'Ivry, qui avait aussi à répondre à une batterie de 12 installée audacieusement devant ses murailles. C'est de cette batterie que partit l'obus qui mit le feu à la poudrière du fort, dont l'explosion avait jeté les insurgés dans le plus grand désordre. Profitant de ce moment de trouble, un régiment de dragons qui se trouvait à proximité avait mis pied à terre et s'était élancé à l'assaut, suivi bientôt par d'autres troupes.

Voyant toute résistance inutile, le commandant Wrobleski s'était rendu.

JOURNÉE DU 28.

Les corps d'armée de la rive droite rangés, le 27

au soir, en cercle au pied des buttes Chaumont et des hauteurs de Belleville, commencèrent l'attaque des dernières positions de l'ennemi. Pendant que la division Grenier enlevait les abattoirs de la Vil-

De son côté, le général Ladmirault continuait son mouvement tournant dans lequel il enveloppait les buttes Chaumont et Belleville, que le corps du général Douay, parti du boulevard Richard-Lenoir abordait par le centre.

Au matin, le drapeau tricolore flottait sur ces hauteurs ainsi que sur celles du Père-Lachaise élevées par la division Vinoy, en même temps que la mairie du 20^e arrondissement et les prisons de la Roquette.

Nos soldats arrivèrent encore assez à temps pour arracher des mains de ces hommes de sang et de feu 169 otages qu'ils allaient encore fusiller.

Resserrée désormais dans un espace excessivement restreint, entre l'armée française et les Prussiens qui ne veulent pas lui livrer passage, l'insurrection n'a plus qu'à se rendre ou à mourir. Encore quelques heures et cette courageuse armée française, qui s'est battue pendant soixante-douze jours, contre la plus formidable des insurrections, aura terminé sa glorieuse tâche que lui avait confiée la patrie.

L'armée a sauvé la France et l'Europe de la

guerre sociale et Paris d'une destruction complète. Honneur à elle !

MAXIME VAUVERT.



La dernière cellule de M^{re} Darboy à la prison de la Roquette.

lette, franchissait le canal et s'emparait du marché aux bestiaux, la division Montaudon prenait la formidable barricade qui défendait le rond-point du boulevard de la Villette.